

Liaison

Jules Villemaire : « Il nous interpelle »

Cécile Boucher

Numéro 145, automne 2009

URI : id.erudit.org/iderudit/40839ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN 0227-227X (imprimé)
1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Boucher, C. (2009). Jules Villemaire : « Il nous interpelle ». *Liaison*, (145), 25–27.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 2009

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

CÉCILE BOUCHER

UN PROJET se tramait dans l'esprit du photographe. Concevoir une exposition qui apporte un témoignage sur la condition de la femme occidentale, marquée d'abord par l'idéologie judéo-chrétienne puis par notre société de consommation. Des portraits de femmes troublées, sensibles, aux prises avec des défis et des difficultés personnelles. Des femmes obsédées par l'image d'un corps imparfait, qui ne répond pas aux critères imposés par les canons de la beauté.

Pour développer son projet, Jules Villemaire envisageait d'utiliser des photographies dramatiques tant en noir et blanc qu'en couleur, en plus d'un élément vivant tenant de la performance. Faire déambuler un modèle parmi les invités, l'habillant d'une robe imprimée de ses portraits. Elle brave les regards et les remarques. Elle scrute les réactions, les perceptions et les attitudes, se soumet aux évaluations de la beauté féminine que colportent les médias. Par la suite, la robe habillerait un mannequin de métal pour la durée de l'exposition, modèle squelettique qui

ne portera qu'un sein, faisant allusion à la marginalité causée par les blessures et les cicatrices de la vie.

L'esprit et le propos de Villemaire fourmillent de vivacité, même si le corps de l'artiste est tenaillé depuis quelques années par la maladie. Pourtant, d'arrêts cardiaques en reprises, la vie a toujours gardé ses droits et Jules demeure aussi passionné que jamais par la photographie. Il parle avec verve de Yousuf Karsh et de sa célèbre photographie de Winston Churchill en 1941, qui aurait été prise après que Karsh eut retiré son cigare au très honorable politicien britannique. Mais au-delà de la petite histoire, il admire en Karsh l'initiateur d'éclairages intérieurs dramatiques, avec des lampes et des diffuseurs disposés de façon à accentuer ou adoucir les traits de ses sujets.

En plus de Karsh, Villemaire a puisé sa manière photographique chez des maîtres tels Diane Arbus et Henri Cartier-Bresson. De la première, il a pris le cran et le courage de son travail, qui ennoblit et parfait tout ce qu'il peut y avoir de sordide dans le contenu.

Quant à Cartier-Bresson, précurseur de la photographie de la rue, il a permis que chaque photographie soit un moment d'histoire, un instant donné et précis dans la vie des individus.

Mais revenons à Jules et à son exposition *J'interpelle*, que le Centre d'artistes Voix Visuelle d'Ottawa a montrée en mai et juin 2009. Titre aussi simple que direct, évocateur du *J'accuse* d'Émile Zola.

Dans *J'interpelle*, la présence et l'image de la femme envahissent l'œuvre installative. Un tissu monté sur fond rigide sert de support aux impressions numériques de portraits de femmes au torse nu, leurs seins pudiquement cachés par les mains. Ces mains offrent d'ailleurs une gestuelle quasi orchestrale. La robe, devenue jupe à la suite de contraintes éprouvées en cours de réalisation, est portée par la vidéaste d'Ottawa, Izabel Barsive, lors du vernissage du 9 mai 2009. Portant un masque blanc, elle circule lentement dans la galerie attirant les regards et suscitant les commentaires, dans une sorte de parodie des *catwalks*. Certains



Détail de *J'interpelle*, impression numérique, 36 x 53 po, 2009.



Détail de *J'interpelle*
sculpture et impression numérique
79,9 po x 43,3 po
2009



Détail de *J'interpelle*
impression numérique
79,9 po x 40,8 po
2009

lui portent attention, d'autres restent polis et discrets, interloqués ou curieux. Plus tard, la jupe reposera pendant cinq semaines sur le mannequin d'acier exécuté par le sculpteur Mustapha Chadid, au centre de l'installation.

Villemaire a en plus incorporé à ses œuvres des images représentant une partie de certaines peintures créées par Pierre Raphaël Pelletier, un collègue et complice franco-ontarien. Ce sont des traits de pinceaux numérisés et ajoutés à la photo à l'aide de l'ordinateur, de grandes taches de couleur primaire qui communiquent aux clichés noir et blanc une énergie forte. Ailleurs, dans une grande fresque de deux mètres de large, Villemaire nous propose une femme vue de dos, une main à la tête, qui contemple une collection de robes de mariée, toujours la même, mais de diverses couleurs, sur un fond discret de bancs d'église...

Le patchwork numérique des images aux couleurs vives forme un ensemble tragique, déchirant, quelquefois désinvolté mais toujours expressif. *J'interpelle* est une œuvre vivante, habitée par le corps des femmes qui se dévoilent dans l'espace d'exposition intime qu'est cette galerie. L'environnement renforce le message sous-jacent, une dénonciation du cadre social dans lequel la femme évolue. L'exposition dépeint aussi les réactions du corps aux meurtrissures, aux faux-semblants, au désarroi, à la surprise, à la désinvolture et aussi au plaisir.

« La véritable rétine du savant » (citation du scientifique français Jules Janssen), « cette transposition exacte de la nature », voilà comment on décrivait la photographie naissante au XIX^e siècle. Au contraire, on sait qu'à notre époque vacillante la photographie suscite parfois un sentiment de scepticisme et de désillusionnement. Avec l'avènement des appareils numériques, libérés des contraintes qu'imposaient

les pellicules, les possibilités semblent désormais infinies. Formé à l'école classique, Jules Villemaire a pris le tournant numérique avec hardiesse, y puisant le surréalisme et l'expressionnisme qui alimentent sa création. La flexibilité du numérique a offert à ce photographe chevronné un défi formidable. L'immatériel, l'onirique, le théâtralisme se déploient en toute harmonie sous son impulsion. Par ailleurs, Villemaire insiste sur l'importance de bien connaître les bases de la photographie, en particulier dans le domaine numérique. On devrait s'en douter, la manipulation de logiciels informatiques ne fait pas d'emblée une œuvre intéressante. La technologie change mais la photographie demeure.

L'installation photographique *J'interpelle* amène Jules Villemaire vers une avenue qu'il avait jusqu'ici peu exploitée et qui tient de la performance. C'est une œuvre complexe, interdisciplinaire, rassemblant les vues de l'artiste que l'on considère à juste titre comme « l'œil de l'Ontario francophone ». ||

Cécile Boucher, bachelière en arts visuels de l'UQO et boursière du Canada et du Québec, poursuit sa production en art actuel au Canada comme à l'étranger. Elle participe activement au milieu artistique de l'Outaouais. Son travail a été primé à Cracovie (Pologne) et à Vancouver.